Texte et contre-texte en situation de diglossie

Jean-Claude Carpanin Marimoutou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3526>

DOI : [10.4000/praxematique.3526](https://doi.org/10.4000/praxematique.3526)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985

Pagination : 31-44

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jean-Claude Carpanin Marimoutou, « Texte et contre-texte en situation de diglossie », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 5 | 1985, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3526> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3526>

TEXTE ET CONTRE-TEXTE EN SITUATION DE DIGLOSSIE

Il y avait plusieurs entrées possibles dans le problème, ce qui peut être analysé somme toute sinon comme un désarroi, du moins comme le signe d'une difficulté à la fois théorique et pratique à une problématique simple et efficace sur le problème du texte et du contre-texte en situation de diglossie.

- L'une de ces entrées aurait pu être l'analyse en situation d'un texte ou de fragment de texte romanesque réunionnais contemporain pour y montrer comment s'y joue le drame d'une dialectique figée du Même et de l'Autre sur la scène littéraire, je dis figée parce que l'on n'arrive pas à s'en sortir.
- Une autre entrée possible aurait été le déploiement de toute la production romanesque réunionnaise depuis *Leconte de Lisle* jusqu'au dernier roman paru (*Cemin Bras Canot* de D. Honoré) pour y analyser le double jeu de l'allégeance ou du refus dans le figement d'un conflit qui perdure et qui se rejoue dans chaque production.
- Une troisième entrée aurait consisté dans l'étude - plutôt que des textes eux-mêmes - des discours préfaciels, c'est-à-dire que l'on se serait intéressé au fonctionnement du spectacle diglossique et à sa mise en scène permanente par les écrivains réunionnais, ce qui aurait permis de voir que ce qui est en jeu c'est la lutte pour le contrôle du praxème "réunionnais", ce qui est en jeu c'est la maîtrise d'un discours sur l'histoire, sur la langue, sur le réel, et que dans cette lutte le texte littéraire est évacué, devenant à la fois énonciation et dénonciation de la diglossie.

Cette triple entrée cependant nous paraît être justifiable et fondée en théorie. Dans l'analyse d'une production en situation diglossique on ne saisit guère en effet que du discours sur la diglossie et une pratique de reproduction de la diglossie telle que l'envisagent les producteurs. Par ailleurs, l'analyse d'une production littéraire en situation de diglossie impose de dépasser l'objet-texte pour s'intéresser à un avant textuel et extra linguistique, surtout que cette production littéraire ne peut manquer de rejouer à tous les niveaux le conflit et la dialectique du Même et de l'Autre.

Triple entrée fondée pour un certain nombre de raisons.

Et tout d'abord s'il est acquis que "toute mise en texte de la parole est codifiée et réglée par des modèles socio-culturels", il est non moins évident qu'en situation diglossique, ce ré-

glage est lié à une dominance qu'il faudra analyser au large, donc en remontant le cours de l'histoire pour voir ce que le texte réunionnais rencontre, ce qui le somme et le maîtrise. Rencontre donc ici de deux problématiques, celle de l'intertexte et du phénomène diglossique que l'on pourrait exprimer de la façon suivante (à la suite des auteurs de Pratiques praxématiques).

1) "La production de sens en inter-textualité implique la connaissance d'un texte extérieur au bornage formel initial"..

... "Aussi, dès lors que l'analyse textuelle s'inscrit dans la problématique de la production, son champ dépasse nécessairement celui des bornes formelles du texte-objet et doit être référé à des éléments de la réalité extra-linguistique."(p. 30)

2) "Il faut prendre garde que la situation diglossique, loin de faire refluer l'acte littéraire dans une indistinction populaire, anonyme, folklorique, fabrique une littérature au deuxième degré, une hyperlittérature, pour un effet de retour de la dignité littéraire assurée en langue B."(p. 114).

Par où il apparaît que le texte en situation diglossique s'inscrit dans une relation dialogique conflictuelle indépassée, qui produit le contre-texte et que le contre-texte reproduit en retour, déplaçant essentiellement non pas le conflit, mais les pôles du conflit.

Mon travail ici consistera à essayer d'articuler les trois entrées. Je partirai d'une mise à plat de la littérature réunionnaise dans son ensemble, pour mieux faire percevoir ce jeu de miroir ; je ferai ensuite une étude des préfaces pour montrer à quel point les producteurs sont conscients du fait que le combat des textes cache des enjeux autres d'une part, et pour faire voir d'autre part comment sous la dominance de la langue, de la littérature, des théories critiques de celui qui est posé comme Autre, le contre-texte réunionnais ne semble produire que l'inversion du Même, à travers une mise en forme de l'idéologie, comment le sujet ne peut être qu'idéologique, et que c'est précisément cette idéologie qui produit pour l'allocutaire le contre-texte, que c'est la structure d'allocution qui déplace le sens. Enfin je tenterai de voir comment de façon massive le roman réunionnais contemporain par sa thématique n'est qu'une réponse au roman colonial (deux engagements se répondent), en inversant l'exotisme en misérabilisme, et comment cette réponse ne peut se faire qu'en éliminant dans les deux cas un travail de l'écriture, c'est à dire que l'écriture n'est pas l'objet de l'écriture ; ne peuvent être objets de l'écriture que la langue ou le discours soit de l'Autre, soit du Même, pris comme éléments exemplaires soit de folklore soit de réalité populaire, ce qui m'amènera à reposer le problème de la diglossie littéraire.

Je partirai d'une réflexion de M. Mathieu, qui dans la conclusion de sa thèse sur le discours créole dans le roman réunionnais d'expression française (Février 1984) écrit ceci : "ces romans populistes s'autorisent à négliger la fiction et le travail narratif..."

De cette façon M. M. pose le problème de la valeur littéraire de ces romans, qui selon elle est nulle. Il ne s'agit pas ici pour moi de rediscuter après Lafont et Siblot le concept problématique de littérarité, il s'agit de voir que l'on parle ici d'une littérarité imposée de l'extérieur, jamais mise en question par les écrivains, et que si les romans "populistes" évitent le travail narratif, ils ne sont pas les seuls, que c'est une constante d'une littérature prise dès ses débuts sous le regard de l'Autre.

L'analyse de Lorcery et Siblot, à propos de la situation discursive coloniale algérienne, peut être reprise ici. En effet, ce que les romanciers rencontrent d'abord, c'est la littérature française, dans son double aspect :

- celle qui est produite en France
- celle qui est produite à la Réunion pour développer une défense et une illustration de l'idéologie dominante.

Comme on peut le constater le travail romanesque se fait déjà et avant tout dans l'idéologie.

Mais ce serait un tort de croire que le roman colonial ne fait que reproduire la littérature française. En fait dès le départ, du fait de la situation des coloniaux qui se trouvent à la fois en prolongement et en conflit avec la Métropole, la littérature coloniale est elle aussi prise dans une situation de diglossie, et ne peut que subir le texte du semblable (métropolitain) qui est en même temps son destinataire privilégié.

De Leconte de Lisle (Sacatove) à M.A. Leblond, la référence systématique semble être (à côté des récits de voyage) le texte qui produit l'exotisme : Paul et Virginie ou le texte épique ; c'est-à-dire que les romanciers réunionnais ne parlent de l'île que par rapport à une oeuvre française, et non pas par un travail romanesque d'élucidation du réel. Dès le départ le roman réunionnais est un discours sur un discours et à partir d'un discours.

A partir de M.A. Leblond, la référence devient explicitement le roman naturaliste, et en particulier les Goncourt. Mais la situation va se compliquer précisément en raison de cette visée naturaliste. Le roman colonial, en raison même de sa stratégie naturaliste, ethnographique va rencontrer l'Autre, le déjà présent sur la scène de l'Histoire, c'est à dire l'indien, le cafre, le chinois. Si le roman jusqu'aux Leblond pouvait être massivement l'épopée de l'homme blanc (cf Bourbon pittoresque

construit contre les Marrons, épopée du marronage), il ne peut plus en être de même au début du XXe siècle. L'esclavage est aboli depuis 1848, et l'Autre se fait de plus en plus présent, de plus en plus pressant sur la scène réunionnaise. Et c'est là la contradiction qui fonde le roman colonial. Si on peut admettre que jusqu'aux Leblond la littérature fonctionne "comme le langage miroir où les porte-paroles du sujet collectivisé "gros-blanc" cherchent à se/le constituer en Ego", à partir de là, "la dialectique de ce face à face avec soi-même" et avec le semblable "se complique de ce que la scène n'est plus libre, occupée aussi par l'Autre qui par sa simple existence trouble le reflet et fait obstacle au projet d'identification." (Siblot p.98).

Et on voit bien là comment se met en place la lutte pour le contrôle du praxème "réunionnais".

- Il s'agit de montrer au semblable qu'on est semblable et différent
- la visée naturaliste fait qu'on ne peut pas ne pas parler de l'Autre
- mais précisément on va parler de l'Autre à sa place, en son nom, pour qu'il ne parle pas. En particulier dans le cadre d'une démarche ethnographique qui va recenser les marqueurs spécifiques d'une identité pour prouver au Semblable que l'Autre est français tout en ne l'étant pas, réunionnais tout en ne l'étant pas. La contradiction dans laquelle se trouvent les chantres de l'empire colonial font qu'ils ne peuvent pas entièrement rejeter l'Autre. L'une des techniques de cette réduction de l'Autre, c'est le style indirect libre : on montre l'Autre comme sujet d'un discours que l'on tient sur lui.

Cette contradiction pose en même temps les limites de la visée naturaliste du roman colonial :

- on recense le réel de l'Autre
- mais le roman colonial ne peut être que l'illustration d'un discours et rien d'Autre, discours que l'on va développer dans toute une série de préfaces, notes, le tout culminant dans l'essai des Leblond : Le Roman colonial qui théorise une pratique qui n'est que la pratique d'un discours théorique : la boucle est bouclée. Non seulement elle est bouclée, mais elle boucle toute la littérature réunionnaise : on n'en sort pas. Ce sont les romans de M.A. Leblond (ou du moins leur démarche) qui vont produire le reste. Littérature engagée, le roman colonial va produire en retour une littérature engagée contre non pas le réel que véhicule le roman colonial, mais contre son discours. Roman qui parle de l'Autre, le roman colonial ne va plus parler que de l'Autre, à sa façon. Cet Autre ne fera que devenir le Même du roman réunionnais contemporain. Roman naturalisé et ethnographique, le roman colonial va produire des romans de même

facture dans le contemporain, dans la mesure où le travail de contestation ne va se faire que dans le discours, plus précisément dans l'inversion du discours.

A partir des Leblond, le roman va être l'histoire d'un personnage présenté comme un ethnotype, un parfait représentant d'un groupe social. Le destin -souvent odysséen- sera exemplaire des autres.

Le roman colonial quant à lui, dans son face à face avec l'Autre hésitera entre deux attitudes :

- refus de l'assimilation de l'Autre car trop différent
- désir humaniste d'assimilation (Troude)

a) L'ensemble de ces contradictions culminera dans Eudora de Marguerite Hélène-Mahé, écrit et publié à Paris (1955) dans la revue des deux mondes.

Le texte est pris dans un double réseau intertextuel, jouant à la fois avec le roman colonial des Leblond et l'ombre de Gérard de Nerval. En effet, non seulement le sous-titre du roman est "l'île enchantée", mais le livre s'ouvre sur le célèbre incipit d'Aurélia. Le discours colonial sur l'Autre va être miné de l'intérieur par une thématique du double qui surgit à tous les niveaux de l'oeuvre, interdisant toute lecture purement idéologique. On assiste par ailleurs à la mise en place d'une "littérature du fénoir",

b) à une échappée vers le fantastique et l'imaginaire qui englobe tout le Réel réunionnais et pas seulement l'Autre.

Si l'utilisation d'une thématique nervalienne (temps cyclique et réversible, thème central du double et de la Mère etc) est patente, il n'en reste pas moins cependant que le récit éliminera de son corps le ... chevalier de Nadal, prétendant français de l'héroïne créole.

Celle-ci est la descendante de F. Mussard, héros de l'épopée de l'homme blanc et épouse elle-même l'arrière petit-fils de Mussard.

- le métropolitain est éjecté de la sphère du roman (ami des libertins Parny...)

- l'Autre est intégré : on ne peut vivre sans lui ;

- il faut que Mussard donne une sépulture à Kalla qui devient la grand-mère Calle de tous les Réunionnais.

Eudora apparaît donc ici comme la tentative pour créer un compromis ; tentative qui échoue.

La littérature réunionnaise apparaît comme productrice d'un discours identitaire dans laquelle la construction du sujet est perturbée par l'existence :

- de l'intertexte
- de l'Autre
- de la langue dominante.

S'il est possible en effet de construire une épopée de l'homme blanc, il devient impossible au romancier contemporain de construire une épopée de l'homme réunionnais dans un avant meilleur. Il n'y a pas d'avant.

Quand à l'autre versant possible, c'est à dire la littérature du fénoir, le roman colonial l'avait déjà posé comme seule possibilité de l'Autre (cf "cafrine" in Sortilèges).

Le discours d'accompagnement

1) - "roman réunionnais"

- a) la nécessité de le souligner prouve que ce n'est pas par l'écriture du roman que peut se lire la spécificité.
- b) réglage double du praxème :
 - au large : englobant contre francité
 - au près : une certaine réunion contre le roman colonial

2) - problème du destinataire

Le roman réunionnais est produit avec tout un appareil métatextuel de notes et de glossaires, montrant à l'évidence, qu'écrire c'est écrire pour l'Autre, que s'écrire, c'est s'écrire pour l'Autre.

3) Préfaces

Les préfaces du roman posent dans la perspective qui est la nôtre un certain nombre de problèmes :

- problème du destinataire, plus problème de l'instance d'énonciation : qui parle ?
 - à qui ?
 - de quoi ?
 - pourquoi ?

- problème de la connivence (à créer) entre l'auteur et le lecteur

- dans quelles limites raisonnables peut-on parler de la connivence ?

Si la connivence existe ce n'est que par rapport à un homme très spectacularisé, donc de fiction.

C'est à dire que l'auteur des préfaces est au moins aussi fictif que le narrateur des romans.

La connivence est connivence relativement à des faits sélectionnés par l'auteur pour donner la figure de lui qu'il veut faire apparaître dans les textes.

- analyser rapports auteur/narrateur : le narrateur est-il seulement une figure de l'auteur ?

- corollaire : la forme narrative a-t-elle une autonomie ?

- l'auteur et le narrateur ont-ils le même rapport que le narrateur et ses personnages ?

- problème complémentaire et inversé.

Dans quelle mesure la figure de l'auteur et l'instance de la préface -en tant que personnage construit- sont-elles influencées après coup par telle ou telle partie de la fiction ?

La préface vient après, est un après coup.

D'où ces deux questions : - est-ce que le discours préfacier sort indemne du traitement narratif ?

- la forme narrative ne modifie-t-elle pas le message ?

Le préfacier n'est-il pas pris au piège par/dans son texte.

Mais il faut aller plus loin et poser comme hypothèse que la préface n'est pas un document mais un texte littéraire, une oeuvre de fiction.

- tenir compte des protocoles
- tenir compte de la situation de l'auteur au moment où il écrit
- tenir compte de l'enjeu de la préface, de sa finalité.

Analyser peut-être la préface comme un travail de fiction dans laquelle l'auteur construit son personnage.

- Autre problème :

Si l'on considère que l'auteur est un lecteur de son texte, la préface pose un autre problème :

- . Dans quelle mesure lit-il bien ou mal ?
- . Quels sont les présupposés de sa lecture ?

L'acte de lire devient l'élucidation du sens contenu dans le roman. Question : à quoi sert alors le roman ?

La préface apparaît à la fois comme topos et comme précaution : montrer ce que l'autre doit lire.

Entre ces deux pôles :

- R. BARTHES : "il n'y a aucune bienveillance dans l'écriture, plutôt une terreur : elle suffoque l'autre, qui, loin d'y percevoir le don, y lit une affirmation de maîtrise, de puissance, de jouissance, de solitude..." (Fragments d'un discours amoureux)

et

- "Vous voyez bien que, quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage".
(La Marquise de Merteuil à Cécile
Volanges lettre 105 des liaisons dangereuses)

L'écriture de la préface se situerait entre ces deux pôles, ces deux écueils et ces deux précautions.

1) se faire pardonner l'écriture du roman qui ne fait qu'illustrer le discours, et orienter la lecture du roman.

2) dire à l'autre son propre discours, en miroir.

(ou alors l'inverse : ce qui revient au même : briser le miroir)

La préface comme texte

entretient des rapports non avec le réel, mais avec des textes de deux types :

- La fiction qui suit (ou précède) la préface lie le préfaciel au textuel, est le lien d'un commentaire sur, et le lien où apparaît la problématique d'un genre à quoi introduit le préfaciel et qui en fait apparaître les tensions, les contradictions.

- Les autres textes d'avant.

La préface est nécessairement intertextuelle.

- C'est la préface qui définit la littérature comme réunionnaisse. Or cette préface la place sous le contrôle de l'Autre et s'adresse essentiellement à l'Autre.

- C'est elle qui inverse le rapport : non pas le texte, mais le discours sur le peu de réalité.

Ce qui est en jeu, c'est la maîtrise non pas de l'histoire, mais de la représentation de l'histoire, de la production d'une lecture de l'histoire.

L'une des ultimes fonctions de la préface consiste

à nier le sujet en le présentant comme symbole de la communauté.

De même les auteurs ne se présentent pas comme les producteurs de leur texte :

BOADOR : Archives

Q3L : mémoire collective

Muselés : témoignages

L.R. : autobiographie exemplaire

- Le surgissement de la littérature comme prise de parole. Il est nécessaire alors d'analyser cette prise de parole au sein même des formes culturelles dominantes (problème d'intertextualité - littérarité imposée de l'extérieur) ; elle peut être analysée comme protestation publique d'une prise de conscience de soi.

- Mais cela pose d'emblée les règles de reconnaissance de la réunionité de la production littéraire en langue française et/ou créole.

(Quelle est la place d'un courant qui participe du littéraire dominant et quelle est la place d'un autre type de littérature ?)

Se pose aussitôt le problème de la littérarité :

"la communication littéraire est une communication surcodée, connotée par des règles où elle se produit et se laisse reconnaître comme telle".

La littérarité attribué aux romans réunionnais ne va pas de soi (à moins qu'on l'érige en valeur absolue transcendente).

"La reconnaissance de la littérarité des romans réunionnais postule une convention qui implique nécessairement l'intégration de traits du code socio-culturel français, européen. Ce qui n'impose nullement l'acceptation de la totalité de ces traits ni n'exclut l'adjonction de traits différentiels ; et le roman réunionnais répondant à une commande sociale spécifique, dans des conditions historiques et culturelles particulières peut constituer un ensemble.

Mais cela signifie que "l'on ne peut tracer des dichotomies tranchées en un lieu qui est un lieu d'interférences

culturelles et d'investissements idéologiques complexes" (Siblot p.96).

La textualisation de la diglossie.

En plus des modèles dominants, il existe des modèles qui renvoient à l'oral.

La parole est représentée comme la nature et le modèle même de l'écrit.

Mise en écrit de l'écriture de la diglossie telle qu'elle fonctionne dans la parole (L.R.) ou alors contestation (Quartier 3 Lettres) (il faudrait ici une analyse lexicologique et historique pour commenter le choix des termes quand il existe deux termes possibles connotés comme créoles).

Quelle est la commande sociale en fantasmatique qui fait que le sujet choisit l'un ou l'autre ?

Quoi qu'il en soit, il apparaît que le sujet diglossique apparaît comme une construction sociale qui se construit à la fois en image de coïncidence et en image de différence (cf les variations lexicologiques systématiques...) en mimant lui-même le spectacle diglossique par où le sujet diglossique en feignant d'être unique sait qu'il est double et le montre.

Dans une phrase doublement embrayée, est-ce le sujet français qui cite du créole ou le sujet créole qui cite du français ?

Et doit-on saisir la production du sujet comme une citation généralisée liée à une situation de compromis (et compromise en même temps) ; compromis entre le désir-besoin de se faire comprendre et le désir-besoin de se montrer créoles ?

D'où le mêlement stratégique de deux pratiques linguistiques avec la mauvaise conscience de savoir que l'une des deux est perdante ?

Le texte littéraire en situation diglossique et l'inscription du sujet

Il faut peut-être alors revenir sur certains concepts

- . littérarité : il n'existe de littérarité qu'en situation

- . diglossie et littérature : en passant la frontière de l'écriture, la langue B ne le fait jamais qu'en dialogue avec la langue A.

soit dialogue négatif : trouver des marques qui démarquent (graphie phonologique - vocabulaire hyperbasilectal) ;
Soit dialogue positif (graphie étymologique),

De toutes façons l'intégration au modèle dominant paraît inéluctable dans l'opération de rachat littéraire de la langue dominée (sans cela on ne se rendrait pas compte de la volonté de rachat).

Comment apparaît la littérarité en domaine diglossique à partir de l'inscription du sujet (passage du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé).

- . En ce qui concerne le sujet de l'énonciation, se pose la question de sa compétence diglossique (combinaison productive d'une compétence de A et de B).

Cette compétence est à évaluer non seulement par rapport à la connaissance des langues, mais par rapport à la connaissance de la littérarité dominante et des codages de la littérarité dominée (taxée de non-littérarité).

. Ce qui est en jeu, c'est la connotation d'authenticité : le sujet de l'énonciation fait peser sur l'énoncé produit par lui (ou par autrui cf préfaces) ses critères de langages authentifiés par son expérience de la langue. (critères phonétiques - lexicaux...).

Il s'ensuit de cela que "le sujet de l'énonciation ne se transfère à sa production qu'en y imprimant la marque de ses fantasmes" (Lafont).

- L'énoncé apparaît alors comme une spectacularisation des préjugés.

- L'authenticité attachée au sujet de l'énonciation aboutit à ce que dans le texte, de façon spectaculaire sujet et masse parlante appartiennent au même ensemble clos, non fissuré... Le produit est présenté comme voix absolue d'une communauté elle-même absolutisée.

Cependant comme il existe un sujet, le texte défait dans le même geste l'absolu qu'il pose : l'auteur ne devient alors voix de qu'en devenant voix pour.

D'où l'idée d'une mission littéraire liée à une mission pédagogique. (Les écrivains réunionnais sont pour la plu-

part enseignants et militants).

En fait le problème doit être resitué. On ne peut pas comprendre la médiocrité du texte si on ne repose pas le problème de la diglossie littéraire.

"Je dois utiliser MON argent, MON instruction, MA situation sociale, MA langue dans une finalité inverse et en faire des moyens de libération". (Le narrateur de Louis Redona).

Le romancier réunionnais prend la parole avant tout. Le roman n'est donc qu'une mise en texte de la parole.

Cette parole est l'instrument de la construction d'une identité dynamique.

Mais cette parole rencontre d'autres paroles déjà-là, et surtout la langue dans laquelle ces paroles étaient dites. (Laroche : "comment être soi, pour soi, dans la langue de l'Autre ?").

Le texte s'écrit dans la langue de l'Autre, et ne peut que textualiser la diglossie à tous les niveaux :

- . modèles dominants
- . modèles qui renvoient à l'oral .

Mise en écrit de l'écriture de la diglossie telle qu'elle fonctionne dans la parole.

Dans une telle situation, le texte ne peut que se complaire dans la recherche de la langue et dans le discours. Et comme il s'agit de faire jouer des discours, l'écriture s'y perd.

Parler de texte en situation de diglossie impose donc de prendre en charge le problème de l'écriture. Dans le jeu de miroir du texte et du contre-texte, le contre-texte ne peut être que le signe et la reproduction de la diglossie. Et puisqu'il y a miroir et qu'on est pris à son piège, peut-être faudrait-il tel Alice passer derrière le miroir, dans le terrier de l'écriture, le mélange des langues, des espaces et des temps.

Car la parole diglossique n'est pas l'exception, mais la règle y compris des discours monolingue car la communication s'y joue aussi en terme de pouvoir et d'enjeux.

Lafont : "la diglossie est un fait du sujet parce qu'

elle le fait".

Fait du sujet car celui-ci s'inscrit dans sa parole et inscrit sa parole dans le monde, sur un marché de sens, comme dénégarion du ou des codes qui contraignent/permettent cette parole, produisant ainsi des énoncés qu'on peut lire comme illégalités sur le marché du sens ou connivence par rapport à ce même marché, qui en tout cas montrent que le sens en situation diglossique est toujours un enjeu qui se laisse lire dans les conditions et la matérialisation de sa production.

Ceci à relier à la problématique de la recherche dynamique de l'identité toujours en fuite.

Le sujet est un sujet d'une parole à trous, hétérogène et conflictuelle en elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

LAFONT, R. : Le travail et la langue Flammarion 1978

LAFONT - MADRAY - SIBLOT : Pratiques praxématiques Rouen 1983

MATHIEU, M. : Le discours créole dans le roman réunionnais
Aix 1984

PROUST, J. : L'objet et le texte Droz 1980

SIBLOT : Les difficultés de la désaliénation historique à travers un texte, Montpellier 1980